

SPORTPALAST

CE soir-là

Au 172 de l'avenue de Potsdam
Les véhicules oscillaient
Dans un mouvement constant
À faire tourner les têtes
À donner la nausée
Comme autant de pantins
Mus par leur propre mécanique
Laisant filer derrière eux les faisceaux lumineux
De leurs phares vermillon
Imbibant le point du jour améthyste
Le crépuscule assuré
Qui retenait la nuit
Comme le petit tribun retenait sa foule
Plus pour longtemps
Derrière les murs poivre et sel
Du Sportpalast

« La politique étrangère allemande repose sur le maintien et la garantie de l'existence de notre peuple allemand. Nous n'avons aucun intérêt à opprimer d'autres peuples. Nous voulons être heureux à notre manière et laisser les autres être heureux à leur manière. Au cours de ces années, j'ai vraiment poursuivi une politique de paix. J'ai abordé tous les problèmes

apparemment impossibles à résoudre, avec la ferme résolution d'y parvenir pacifiquement. Je suis moi-même un ancien soldat du front et je sais à quel point la guerre est une chose terrible ! Je veux épargner au peuple allemand un tel mal ! »

Susurra-t-il presque en préambule,
Dans l'atmosphère surchauffée du palais des sports
Une halle composite en métal et béton
L'écho d'acier et de son peuple
Dedans une moiteur enivrante
Une tiédeur langoureuse

« Ici, je dois exprimer une réserve »,
Poursuivit-il.
Le petit homme juché sur sa tribune
Comme un avertissement dérisoire lancé en l'air.
Un air de rien du tout que la foule attrapa à la volée.
Certaine que ce qui allait suivre se paraît d'une importance démesurée.

Que tout le blabla précédent n'était que du vernis décoratif
Destiné à engourdir les sens
Et susciter l'envie
À faire croire que
Même si, au fond, eux aussi y croyaient.
Ils n'étaient pas va-t-en-guerre mais
Ils étaient pacifiques mais

« Je dois exprimer une réserve, répéta-t-il.
Pourquoi sommes-nous de tels adversaires déclarés des nations démocratiques ? Nous le sommes parce que nous sommes forcés, en étant constamment attaqués, de nous défendre ! Dix millions d'Allemands vivent hors des frontières du Reich, des Allemands qui veulent retourner dans leur patrie ! Ce chiffre de dix millions n'est pas une bagatelle !

C'est un quart de la population totale de la France ! Et si la France n'a jamais renoncé à ses prétentions sur les quelques millions de Français d'Alsace-Lorraine, alors nous avons le droit, devant Dieu et le monde, de continuer à faire valoir nos prétentions sur ces dix millions d'Allemands ! »

Et chaque phrase ponctuée d'un point d'exclamation
Comme s'il fallait souligner l'enthousiasme et le juron
La menace et les canons
Qui se profilaient déjà à l'horizon
Mais qu'on ne voulait pas voir
Ça ira, ça ira, disait-on
Rien n'est encore irréparable, disait-on
L'aigle a toujours les griffes rentrées, disait-on
Le calme est de mise, disait-on
Et l'on se réfugiait
Derrière les mots qui ne tuent pas
Derrière l'encre salissante des unes des journaux
Du lendemain,
À Paris, à Moscou
À Londres ou Washington

« Mes compatriotes ! » poursuivit le tribun
Ses cheveux gominés
Noirs, si noirs,
Brillants
Presque bleutés
Sous l'éclairage vacillant
Six ou sept mètres au-dessus de lui
Auréole désunie de son corps céleste
Comme un pâle soleil d'hiver
Irradiant des flots fiévreux sur la foule
D'officiels de bon aloi
Aux costumes italiens fins

Jambes croisées mains racées
Posées sur les genoux
Femmes et filles à leurs côtés
Au centre, les membres du Parti
Assis à même le sol
Le cul sur le tapis rouge
De l'allée centrale
Chemises blanches de flanelle et cravates
Tombant du cou comme la langue d'un pendu
« Il fait chaud », murmure l'un à l'autre
« Oui... » lui répond-il sans quitter la tribune des yeux
C'est la première fois qu'il le voit
Ce petit homme qui éructe, qui clame, qui hurle
Celui qu'ils attendaient depuis longtemps
Et aux étages
Et aux balcons
Dont les mines réjouies se détachent
Comme un spectre
Derrière les nuages bleus du tabac
La plèbe, le peuple,
Se masse
Venue de loin
De Lichtenberg, de Halle, voire de Prague
Comme on se rend à un combat de boxe
Pour y brasser de la colère
Et des injustices
Qu'on promet de bientôt corriger
Dans des bravades revanchardes
Des sermons apocalyptiques
Des garanties vengeresses
« C'est dans le bide que ça se passe, ça prend aux tripes »,
Dit un homme à son voisin
« C'est un truc animal, je saurais pas comment t'expliquer
Comme pour une *Fräulein*, tu vois ? »

Mais l'autre se tait
Happé
Comme tout le monde ici
Lui aussi il sait

« Durant vingt ans, les Allemands de Tchécoslovaquie ont observé passivement. L'État tchèque a fondé son existence sur un puissant mensonge. Le père de ce mensonge s'appelle Beneš ! Ce monsieur Beneš s'est présenté à Versailles en assurant à tout le monde qu'il y avait une nation tchécoslovaque. Il a eu besoin d'inventer ce mensonge pour capturer trois millions et demi d'Allemands ! Mais il y a une limite au-delà de laquelle la concession doit s'arrêter, avant de devenir une faiblesse pernicieuse. J'ai déjà fait assez de sacrifices ! »

Aux premiers rangs
Des applaudissements fragiles qu'on ne souhaite pas trop brusquer
Puis venus des gradins
Derrière la grande banderole
Des épaisses mains d'artisans
Qui peuvent faire mal
On dirait une salve de mitraillette
Des acclamations tachycardiques
Qui brassent un air étouffant
Comme les pales d'un ventilateur d'un pays exotique
Sauf qu'on est à Berlin
Et pas au *Kamerun*
Ou dans une de ces anciennes *deutsche Kolonien*
C'est le palais des sports d'hiver
Où l'on vient zébrer une patinoire laiteuse
Comme les yeux d'un chat mort
Mais là difficile d'imaginer de la glace
Tout aurait fondu

« Maintenant, mes *Volksgenossen*, je crois que l'heure est venue de solder les comptes ! C'est la dernière demande territoriale que j'ai l'intention de faire en Europe. Mais c'est une demande que je n'abandonnerai pas et qui, si Dieu le veut, sera exaucée. Après tout, monsieur Beneš n'a que sept millions de Tchèques, alors que derrière nous se dresse une nation de plus de soixante-quinze millions ! »

L'ovation monte
Comme des bourrasques d'un vent mauvais
Attendant que le petit homme reprenne la parole
Mais il dévisage son peuple impatient
Derrière ses yeux plissés
La moue satisfaite
Et les clameurs de reprendre comme un rappel
« WooOAaaoOOAAa »,
Yodlait la foule
Et tout ce petit monde n'attendait qu'une seule chose
Qu'il formule ce qu'on attendait justement
Qu'il acte pour de bon l'inversion du pendule de l'histoire
EIN VOLK EIN REICH EIN FÜHRER
Lisait-on sur la banderole
Qu'il acte par ses mots
Ce sentiment noué en eux et qu'aucun verbe n'avait encore
exprimé
Dont personne n'avait encore rassemblé
Les morceaux épars
Les brisures des humiliations
Et
Recollés
N'avait traduit le message
Qu'ils croyaient y lire
Que l'heure de l'Allemagne avait sonné

Que l'heure de la Grande Allemagne était enfin advenue
Là maintenant
Cette douce soirée de septembre
Où l'air entamait sa décomposition
Comme un dernier vestige
De cette fin d'été 1938

« Quand une nation tolère toute cette humiliation, toute cette misère, pendant vingt ans – comme nous l'avons fait –, il me semble qu'on ne peut pas douter de son pacifisme. Mais je souhaite aujourd'hui déclarer devant mon peuple allemand que ma patience est désormais à bout. En ce qui concerne la question des Sudètes, j'ai fait une offre à monsieur Beneš, qui est à prendre ou à laisser. La décision est entre ses mains : soit la paix, soit la guerre ! »

*

« Qu'en as-tu pensé ? demanda Hildegard dans l'habitacle longtemps silencieux de la voiture, qui les ramenait de l'autre côté de ce qui était encore une frontière.

– C'est un excellent orateur, confirma son mari, la parole rare et toujours bien sentie.

– Je ne regrette pas d'avoir fait le déplacement », dit-elle. Elle se rembrunit un instant et se tourna vers lui : « Mais... ne le trouves-tu pas un peu vulgaire ? »

Johann Zinke resta un long moment songeur. Comme s'il réfléchissait à la façon d'aborder cette question.

« Si, bien sûr, ce parti était au départ un rassemblement prolétaire et... un peu... *populeux*, si tu veux mon avis. Mais je trouve que cet Hitler a changé. Il a rallié de nouveaux soutiens et on ne peut pas nier son intelligence. J'ai vu plein de gens bien, ce soir. Des industriels, des notables. Je pense qu'Hitler tiendra compte de ce cercle élargi. Et pour une fois qu'un

leader politique allemand prend à ce point notre cause à cœur, je ne vais pas le renier.

– Et penses-tu que c'est vrai, ce qu'il a dit ?

– Sur la guerre ?

– Non, sur le retour des Sudètes dans le Reich.

– Je lui fais confiance pour mettre ses paroles à l'œuvre.

– Je l'espère aussi », soupira Hildegard. Elle se tourna soudain vers l'arrière du véhicule où était assise Sieglinde, à qui elle adressa un sourire affectueux. « C'était sûrement un peu fatigant, toute cette route, pour elle... »

Le père resta silencieux. Une moue sévère peinte sur le visage. Les yeux rivés sur la route qui se déroulait devant lui.

« Mais je suppose que ça en valait la peine, reprit Hildegard, comme pour contrebalancer les doutes qu'elle venait d'émettre. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de voir le Führer. »

Sieglinde écoutait ses parents. Le front appuyé contre la fenêtre, les yeux plissés, elle regardait dehors, dans la nuit. Du haut de ses neuf ans, elle ne comprenait pas grand-chose à la politique. Ce petit homme sur sa tribune dont tout le monde parlait ne lui avait pas paru particulièrement sympathique. Pas une seule fois ne l'avait-elle vu sourire de la soirée. Une soirée interminable, où le temps avait semblé se dilater. Elle ne comprenait pas les cris et les hurras des adultes autour d'elle. Comment pouvait-on s'enthousiasmer pour des mots, de simples paroles lancées dans le vent ? Les adultes étaient bien étranges. Désintéressés de tant de choses qui lui paraissaient, à elle, essentielles, mais hystériques lorsqu'un homme politique criait dans un microphone.

L'automobile traversa une ville qui alluma l'obscurité. Par la fenêtre, elle suivit d'un mouvement de la tête les ondulations des câbles télégraphiques avant qu'ils soient à nouveau engloutis dans les ténèbres.

« Et la guerre te semble possible ? demanda Hildegard à son mari.